

Jean Bégoïn

DEVENIR UNE MERE,

DEVENIR UN PERE,

EXAMINES SOUS L'ANGLE DU "DEVENIR-SOI"

Nantes, 8 mars 2002

INTRODUCTION

Je remercie le Professeur Michel AMAR de m'avoir fait l'honneur et le plaisir de m'inviter à prendre la parole ici, à Nantes où j'ai passé une partie de ma jeunesse, une partie décisive puisque c'est à Nantes que j'ai commencé mes études de médecine, terminées à Paris où j'ai fait ma spécialité de neuro-psychiatrie. Je me sens donc très heureux de parler dans ce C.H.U. de Pédo-Psychiatrie et, tout particulièrement, de prendre la parole après le Docteur BRAZELTON que j'ai déjà eu le grand plaisir d'entendre très récemment : c'était à Paris, à un Colloque International, auquel je participais également, intitulé "*Naître et grandir... autrement*", qui avait été organisé par Catherine BERGERET-AMSELEK et Danielle RAPOPORT. J'avais été très frappé d'entendre que le Dr BRAZELTON, en rapportant des consultations parents-enfant avec le talent extraordinaire dont il a encore fait preuve tout à l'heure, utilisait très souvent le terme de "**passion**" pour évoquer la nature des relations très précoces entre parents et enfant. Or, c'était exactement le terme que j'avais moi-même utilisé dans la communication que je venais de faire juste auparavant à ce Colloque, sur la "*Joie de vivre et le Devenir-Soi*". Et c'est encore de la "passion" que je veux parler et discuter aujourd'hui pour expliquer ce que je veux dire par le "Devenir-Soi", formulation d'inspiration phénoménologique, peut-être un peu rébarbative au premier abord - j'espère que ce ne sera plus le cas tout à l'heure - J'utilise cette formulation pour évoquer le développement global de l'être humain, de sa personne toute entière, dans l'intégration la meilleure possible de tous ses divers aspects tant corporels et fonctionnels que psychiques et affectifs.

Je pense, en effet, que ce développement global de la personne humaine peut (et doit) être vu **autrement** qu'à travers une succession de "complexes" et de traumatismes, comme c'est devenu la pensée dominante en psychanalyse, depuis FREUD. Non pas que ces complexes et ces traumatismes n'existent pas, ils n'existent malheureusement que trop. Mais j'ai acquis la conviction, à travers mon expérience personnelle et professionnelle, que la perspective psychanalytique dans laquelle j'ai été formé, aussi diversifiée qu'elle l'ait été, restait beaucoup trop axée sur la psychopathologie et finalement sur les forces qui **entravent** le développement, et très peu sur les forces qui **permettent** le développement de l'Être humain. Je me suis aussi peu à peu aperçu qu'il en résultait que la théorie freudienne de la libido, même complétée par les théories kleinienne et post-kleinienne des relations d'objet, restaient insuffisantes pour découvrir la véritable nature des **valeurs psychiques** qui permettent à ce qui constitue un être humain d'**advenir**. Au premier rang de ces valeurs, je place maintenant la "**Joie de vivre**" en tant que sentiment très profond et très puissant, qui doit se développer très tôt dans la vie et que je considère comme la base de la santé mentale et du développement de l'être humain, son "Devenir-Soi".

1 - La parentalité : Maternité et Paternité.

Paternité et maternité sont des termes qui indiquent une situation, un état de fait. Comme l'ont fait observer Michel DUGNAT et Martine ARAMA, dans l'excellent ouvrage collectif "*Devenir père, devenir mère : Naissance et parentalité*" (Editions ERES, 1999), on a forgé récemment le terme de **maternité**, en connotation avec le mot anglo-saxon "motherhood", pour mieux faire sentir la dimension psychologique, psycho-affective, de l'état de mère, et aussi souligner ainsi implicitement que cet "état" est, en réalité, un "devenir", c'est-à-dire le témoin d'une évolution et même, il faut le dire, d'un accomplissement. Cet accomplissement peut être considéré comme un des aspects de la maturité de la personnalité, pas le seul possible, évidemment, mais malgré tout l'un des plus importants, pour le sujet lui-même et pas seulement pour la perpétuation de l'espèce.

Les auteurs que je citais tout à l'heure faisaient aussi remarquer que le terme symétrique de "**paternité**" n'était encore qu'un "néologisme un peu balourd", ce qui est sans doute l'indice que "*les processus psychiques liés à la paternité sont moins*

reconnus, pris en compte et étudiés que ceux liés à la maternité”. Cette remarque me semble très juste, il faut y ajouter que le terme de “paternalisme” a au contraire eu beaucoup de succès, tandis celui de “maternalisme” est resté totalement inusité. C’est certainement l’indice d’un très net **clivage** entre le maternel et le paternel, avec l’affectif du côté de la mère et le pouvoir, plus ou moins ouvertement tyrannique, du côté du père. Les divers modes de clivage que l’on peut rencontrer dans la vie psychique individuelle et sociale constituent certainement l’un des grands obstacles à une meilleure intégration de la parentalité. Je me suis aperçu que mon ami Michel AMAR m’avait ici même écrit depuis l’*“Hôpital Mère et Enfant”* : aurait-on, à Nantes, oublié les pères ? Peut-être certaines des recherches psychanalytiques y sont-elles pour quelque chose, lorsqu’elles mettent trop exclusivement l’accent sur “la relation mère-enfant”, en omettant d’y inclure le père.

Et pourtant : créer un enfant, c’est bien, du même coup, créer un père et créer une mère. Ce dont il s’agit, lors d’une **procréation**, c’est bien de la création d’une **relation totalement nouvelle de 3 personnes entre elles**, relation qui certes va évoluer considérablement dans le temps et chez chacun des protagonistes, mais chacune de ces trois nouvelles relations restera pourtant toujours strictement **indissociable** de chacune des deux autres. Une situation aussi unique et exceptionnelle comporte une **force potentielle énorme**, incommensurable, dont on peut avoir une très faible idée à travers l’intensité considérable des réactions émotionnelles qu’elle peut provoquer, non seulement chez les trois protagonistes, mais aussi autour d’eux, dans leur entourage, familial et social, en particulier médical.

Par ailleurs, la capacité d’avoir et surtout d’élever des enfants reste une réalisation plus ou moins facile à atteindre, et aussi plus ou moins bien intégrée : il n’existe, évidemment, mais ce n’est pas inutile de le souligner fortement, **aucune norme** à cet égard, et je ne prétends nullement vous en proposer ! Il y a autant de manières d’être mère ou d’être père qu’il y a de parents et la première règle des professionnels de la périnatalité est évidemment de **respecter totalement** la manière d’être mère ou d’être père de chacun. Ce qui n’exclut pas de leur apporter une aide lorsque celle-ci est utile ou même nécessaire, mais dans le respect total de leur individualité, ce qui est plus facile à dire qu’à faire, étant donné les très puissants investissements conscients et inconscients de toute personne qui approche une famille, surtout

lorsque celle-ci comporte la présence d'un bébé. C'est pourquoi, aussi, je préfère dire : devenir **un** père ou devenir **une** mère, plutôt que devenir père ou mère tout court.

Le rôle des parents est évidemment en relation avec les besoins des enfants pour leur développement. Ces besoins ont, de tout temps été plus ou moins bien connus intuitivement, mais ils ont aussi fait l'objet de bien des méconnaissances et des ritualisations plus ou moins nocives. Ce n'est que très récemment que nous commençons à posséder des éléments plus clairs sur les débuts de la vie psychique et les conditions nécessaires à sa genèse.

2 - Les conditions de la naissance de la vie psychique :

La passion dans les "interrelations" précoces.

La vie psychique est essentiellement faite de l'intériorisation et de la symbolisation des relations inter humaines, de **toutes** les relations interpersonnelles, depuis la naissance et, avant même la naissance, pendant la vie intra-utérine, comme les observations d'accompagnement haptomique prénatal l'ont démontré. Les théories psychanalytiques sur le développement ont été construites par FREUD et ses continuateurs comme des reconstructions imaginées à partir des **états psychopathologiques**. L'**observation directe** et l'étude des relations précoces entre le bébé et son environnement ont introduit des données entièrement nouvelles, souvent en contradiction avec les reconstructions faites à partir de la psychopathologie. Il en émergea de nouveaux concepts, comme celui des **compétences** inattendues du nouveau-né et, plus généralement, le concept d'**interactions précoces** entre le bébé et son environnement. Pour ma part, je préfère utiliser le néologisme d' "**interrelations**" plutôt que d'interactions, car les phénomènes en cause ne peuvent être réduits à des actions et réactions purement physiques ni strictement corporelles, en raison du rôle prédominant des **investissements affectifs** qui les sous-tendent et qui les accompagnent.

Ces investissements sont parmi les plus puissants que l'être humain puisse ressentir. La maternalité et la paternalité sont, comme je le disais, des "devenirs", c'est-à-dire des états psycho-affectifs en évolution et en devenir dans le temps. Ils sont contraints

de suivre le développement de l'enfant et leur intensité est à la mesure de la **force vitale** absolument stupéfiante dont fait preuve le développement de l'enfant. A cette occasion, les parents revivent fatalement plus ou moins consciemment et avec plus ou moins d'intensité, leur propre développement passé avec ses angoisses et ses conflits propres. L'un des points les plus importants, au cours de cette évolution, sera la capacité des parents à **ne pas confondre** le développement de leur enfant avec le leur propre, tel qu'ils l'ont vécu et intériorisé.

Le caractère de **mutualité** et de **réciprocité** des "interrelations" précoces est tel qu'il devient vite très difficile de distinguer le rôle spécifique de chacun des acteurs : le bébé, la mère et le père. Nous savons que, si la relation des parents entre eux est bien sûr à l'origine de l'existence de l'enfant, celui-ci est aussi, selon la formule très condensée bien connue, "le père de l'homme" : l'enfant est, en effet, à la fois la source des potentialités de l'être qu'il va devenir, mais aussi celui qui aura le pouvoir de faire advenir les capacités parentales de ses deux parents. On sait, par exemple, combien une mère, surtout s'il s'agit de son premier enfant, peut être profondément blessée dans le développement et l'épanouissement de ses capacités maternelles si elle ne ressent pas son enfant l'investir avec assez de **passion**. Il en est d'ailleurs de même en ce qui concerne le père, bien que dans son cas les sentiments, bien qu'ils puissent être tout aussi intenses, demeurent souvent beaucoup plus cachés.

J'ai dit le mot : **PASSION**. Je pense, en effet, que la naissance de la vie psychique advient toujours dans un **climat de passion**. Car la vie psychique ne va pas de soi : pour **être**, elle doit être **créée**, tout autant sinon encore plus que la vie du corps, que d'ailleurs nous séparons artificiellement l'une de l'autre. Et elle ne peut être créée que dans le sein d'une relation qui possède les caractères très particuliers qui sont ceux que l'on attribue généralement à la passion. Le terme de "passion", qui désigne surtout de nos jours une "affection intense ou violente", a malgré tout conservé son lien étymologique avec la notion de **souffrance**, dont il est issu étymologiquement. Je pense qu'en fait c'est non seulement en raison de l'attente, des doutes et de la frustration qui peuvent par exemple accompagner l'état amoureux dans l'amour-passion, mais aussi, et peut-être surtout, parce que le terme de passion connote implicitement l'avènement d'un sentiment puissant et essentiellement **nouveau**, jusqu'alors inconnu, et par conséquent quelque chose de l'ordre d'une **naissance**

psychique. Cet évènement considérable nécessite dès lors une **élaboration** plus ou moins difficile ou douloureuse, en tout cas un considérable travail d'assimilation psychique. Dans ces conditions, il n'est pas étonnant qu'un certain degré de confusion se produise entre l'**intensité** toute nouvelle du sentiment passionné et la **violence** réelle ou fantasmée de sa nature et de son apparition. C'est pourquoi la naissance a pu être décrite comme un traumatisme, par exemple dans "*Le traumatisme de la naissance*" de Otto RANK - toujours le point de vue trop exclusivement pathologisant, qui oublie qu'il n'y a rien de plus beau, envers et contre tout, que de transmettre la vie !

L'important, c'est la rencontre interhumaine, et la **qualité affective** de la rencontre. Il est largement prouvé qu'à la naissance, le bébé reconnaît la voix et l'odeur de sa mère qu'il a appris à connaître pendant la vie prénatale et que très vite il recherche le sein nourricier. La **relation bouche-mamelon** procure au bébé un sentiment de **sécurité** qui restera le prototype de tous les sentiments ultérieurs d'**intégration de Soi** éprouvés aux divers stades d'évolution de la vie. Il faut se garder de limiter, comme on l'a généralement fait, cette expérience fondamentale à une **expérience sensorielle** : celle-ci n'est que l'aspect le plus manifeste (**cognitif**, si l'on veut l'appeler ainsi) de la rencontre mère-enfant, qui est une interrelation beaucoup plus totale et globale entre la **personne** de la mère et la **personne-en-devenir** du bébé. On sait à quel point celui-ci est littéralement **sur le qui-vive** pour saisir tous les signaux affectifs qui vont lui parvenir et qui constituent, selon la belle expression de Boris CYRULNIK, ses "*nourritures affectives*". La relation sensorielle constitue le versant biologique de l'investissement global de la rencontre, qui est incroyablement puissant et de nature réellement passionnelle, et cela **de part et d'autre**, comme nous le savons de mille façons, en particulier par la profondeur et la persistance, la vie durant, de ce lien marqué d'une puissante oralité. L'intensité et les caractères spécifiques de l'interrelation primaire en font le **prototype du lien passionnel**, dont le biologiste Jean-Didier VINCENT aime à souligner qu'il est "*le propre de l'homme*".

Mais de quoi est faite cette passion ? On commence seulement à en entrevoir les sources. Le psychanalyste anglais Donald MELTZER, avec lequel j'ai longtemps

travaillé, a récemment découvert que l'interrelation précoce et passionnée qui s'établit entre le bébé et ses parents s'accompagne, en outre, d'un vécu à très forte tonalité **esthétique**. Toutes les mères le savent bien, qui trouvent toujours que leur bébé est le plus beau qui n'ait jamais existé. Mais l'observation et la reconstruction analytiques donnent des indications suffisamment concordantes pour que l'on soit aussi certain que les premiers investissements du bébé envers le sein maternel, mais très vite aussi envers le père, en font pour lui des objets d'immense **admiration**. Ces affects, extrêmement puissants, et qui subsistent la vie durant, sont, selon moi, **créés** par le **vécu de beauté de la rencontre** entre les capacités d'amour à l'état naissant du bébé et celles de sa mère, elles-mêmes contenues par l'amour du père. Comme j'ai pris l'habitude de le dire, une telle rencontre s'accompagne du même sentiment d'**émerveillement** qui est celui de l'état amoureux, comme aussi celui qui inspire les contes et les mythes, et dont la **création et la découverte** semblent aussi nécessaires à la vie psychique des bébés humains qu'à l'âme collective des peuples.

Le plus bel exemple de la possibilité de revivre cette **expérience esthétique primaire** qui fonde la vie psychique est certainement, dans la littérature française, le fameux souvenir de la madeleine de Marcel PROUST. Permettez-moi de vous rappeler les quelques phrases d'une confondante pénétration dans lesquelles il analyse les effets de la trace mnésique qui avait été éveillée en lui, à l'improviste, par le goût d'une madeleine trempée dans une tasse de thé. Il écrit : *“Mais à l'instant où la gorgée mêlée de miettes de gâteau toucha mon palais, je tressaillis, attentif à ce qui se passait d'extraordinaire en moi. Un **plaisir délicieux** m'avait envahi, isolé, sans la notion de sa cause. Il m'avait aussitôt rendu les vicissitudes de la vie indifférentes, ses désastres inoffensifs, sa brièveté illusoire, **de la même façon dont opère l'amour**, en me remplissant d'une essence précieuse : ou plutôt cette essence n'était pas en moi, **elle était moi**. J'avais cessé de me sentir médiocre, contingent, mortel. D'où avait pu me venir cette **puissante joie** ? Je sentais qu'elle était liée au goût du thé et du gâteau, mais qu'elle le dépassait infiniment, ne devait pas être de même nature”*. PROUST réussit en quelques phrases à cerner l'essentiel : la renaissance, à proprement parler, de son **sentiment d'existence**, à travers la **force inouïe de la joie de vivre** qui accompagne le souvenir de l'**amour mutuel** ressenti dans la rencontre avec l'Autre. Il indique même la différenciation entre la sensation

elle-même et son investissement affectif, et le moment où opère le mystère de la création de ce quelque chose qui **donne un sens à la vie**, et sans lequel le Soi peut être envahi par le sentiment d'agonie psychique et de totale solitude de la dépression primaire, car **une telle passion est insoutenable quand elle n'est pas partagée**.

La beauté de la rencontre primaire basée sur l'investissement esthétique mutuel entre l'enfant et son environnement, m'apparaît bien maintenant comme le fondement de tout sentiment de **sécurité affective** et de **joie de vivre**, pour le bébé. Il est facile de concevoir que c'est ainsi que peut s'établir très tôt chez l'enfant la **confiance** que la vie vaut vraiment la peine d'être vécue. Sécurité de base et joie de vivre sont les deux faces d'un même processus de naissance de la vie psychique.

3 - L'évolution de la passion : Identifications et Altérité.

Mais un autre caractère doit accompagner les interrelations précoces, si passionnées soient-elles, pour qu'elles restent suffisamment saines : c'est le respect de l'**altérité**, c'est-à-dire de la reconnaissance de l'existence distincte de l'Autre, ce qui devient encore plus important lorsque cet "autre" fait l'objet d'un investissement très intense. Lorsque les circonstances sont suffisamment favorables, le destin habituel de cette passion originaire est, en effet, de s'apaiser grâce aux **identifications introjectives** qui accompagnent l'établissement de la sécurité de base et de la joie de vivre de l'enfant. Il devient alors capable d'apprécier de mieux en mieux l'altérité, faite de la reconnaissance et du respect de l'existence de l'Autre comme distinct de Soi, dans la mesure où se trouve suffisamment consolidé son propre sentiment d'existence grâce aux expériences positives de partage et d'intersubjectivité. Daniel STERN en a parlé sous le nom d' "*attunement*", l'**accordage affectif** qui s'établit dans le dialogue mère-enfant et qui permet que se crée l' **espace de partage et d'intersubjectivité** qui est **celui** de la croissance psychique.

Ce n'est que récemment que l'on s'est aperçu que la naissance et la reconnaissance de l'**altérité** peuvent être **réalisées très tôt, dès la vie intra-utérine**, et dès lors poser des bases beaucoup plus stables pour le développement de la vie psychique.

Nous avons vu que, réciproquement, la reconnaissance de l'altérité exige qu'ait été suffisamment vécue l'expérience de la réciprocité. Il en résulte clairement que, dans le développement psychique de l'enfant, mais aussi dans les étapes ultérieures du Devenir-Soi, la **découverte de Soi** et la **découverte de l'Autre** constituent, finalement, lorsque les choses se passent suffisamment bien, **un seul et même processus**. En effet, quelle est la meilleure, la seule véritable garantie contre le danger d'identifications projectives pathologiques faisant intrusion sur l'individualité de l'autre, sinon l'amour, lorsqu'il est respectueux de l'identité propre de l'autre et vécu dans une réciprocité suffisante.

C'est là que l'**accompagnement haptonomique prénatal** peut prendre une valeur que j'ai tendance à considérer comme irremplaçable, car il peut avoir une **action préventive** de tout premier ordre tant pour les parents que pour l'enfant à venir. Dès 1960, un psychanalyste s'intéressant à la naissance, Bernard THIS, publiait un livre "*La Psychanalyse, science de l'homme-en-devenir*" dans lequel il esquissait l'étude du développement affectif de l'enfant in utero et demandait que l'on respecte ce qu'il appelait déjà sa "sécurité de base". Dans son livre "*Naître*", en 1972, il montra que l'enfant pouvait sourire dès la naissance si on savait l'accueillir et lui parler d'une voix chantante et vivante, alors que SPITZ affirmait que l'enfant ne peut pas sourire avant le troisième mois après la naissance. En 1975, Frédéric LEBOYER a introduit la "*naissance sans violence*". Par la suite, Bernard THIS rencontra Frans VELDMAN, fondateur de l'haptonomie, et contribua à diffuser ses travaux sur l'affectivité pré-verbale et la manière de créer, grâce à un "contact psycho-tactile" spécifique, une relation capable de développer la "sécurité de base" de l'être. Catherine DOLTO s'est, de son côté, consacrée depuis plusieurs années à la diffusion de l'haptonomie prénatale enseignée par VELDMAN.

Je n'en ai pas moi-même directement l'expérience, mais j'ai pu m'en rendre compte de très près en suivant en psychothérapie analytique une jeune patiente qui est devenue enceinte et qui, avec son mari, a suivi un accompagnement haptonomique de sa grossesse. Il ne fait pas de doute pour moi que ces deux jeunes parents se sont trouvés par là très encouragés et confirmés dans leurs capacités parentales qui sont, pour tous les parents, l'objet de beaucoup de doutes. Le temps de la grossesse, qui permet au fœtus de se développer, donne aussi aux parents, lorsqu'ils sont

adéquatement accompagnés, l'espace nécessaire pour développer leur propre devenir-mère et devenir-père, en se soutenant aussi l'un l'autre dans cette évolution. Cet accompagnement permet au père de s'impliquer dans la relation si étroite entre la mère et le fœtus, au lieu de s'en sentir plus ou moins exclus comme c'est si souvent le cas. Il peut prendre une position beaucoup plus active de mari et de père lorsqu'il découvre, avec une intense émotion, que son enfant reconnaît sa voix et se dirige vers elle, lorsque le fœtus a appris à sentir la présence de son père à travers la paroi du ventre de la mère. C'est aussi le père qui, à la naissance, aide l'enfant à se détacher de sa mère en le recevant et en le soutenant adéquatement. Ainsi, il le sécurise et l'ouvre au monde extérieur. Ceux qui les ont observés disent que les "bébés haptomiques" sont particulièrement calmes et éveillés.

Comme tout thérapeute, je connais les dégâts énormes et parfois irréversibles que peut entraîner une identification mutuelle trop massive entre mère et enfant, le plus souvent, mais parfois aussi entre père et enfant. Il est évidemment impossible d'entrer dans la description des multiples formes que peuvent prendre ces problèmes identificatoires c'est toute la pathologie qu'il faudrait explorer. L'une des principales clés des problèmes transgénérationnels est toujours ce que l'on peut nommer le **métabolisme de la souffrance psychique**. Mon expérience m'a amené à découvrir que l'aspect le plus profond de la souffrance psychique est toujours le sentiment de désespoir de ne pas trouver au dehors ni au dedans de soi les conditions suffisamment bonnes qui permettraient de se développer et de Devenir Soi. Ce développement n'est jamais total ni parfait, naturellement, et l'enfant devient aussi un contenant idéal pour les désirs et les projections de ses parents, qui sont essentiellement de deux sortes : la première est la projection de l'**enfant idéal** qu'on aurait voulu **avoir**, y compris le choix du sexe, et même que l'on aurait voulu **être**, ce qui fait partie de la situation normale dans laquelle il est nécessaire que les parents imaginent un avenir pour leur enfant. L'écart entre le désir des parents et la réalité de l'enfant est plus ou moins grand ou douloureux, mais il ne peut être comblé que par le respect de l'altérité et le plaisir de la **découverte de l'autre**, qui comporte toujours aussi une découverte de nouveaux aspects de soi-même : c'est cette prise de conscience accompagnée d'un nouvel investissement de SOI qui constitue le creuset de ce que l'on peut nommer le "Devenir-Soi".

4 - Les périodes sensibles de la parentalité :

Toutes les périodes de la vie peuvent être des périodes sensibles, selon les événements, mais, malgré tout, certaines le sont plus que d'autres.

a) - La première est évidemment la **période péri-natale**, j'en ai déjà largement parlé et je n'y reviendrai pas, sauf pour citer le travail de Michel ODENT, chirurgien français devenu célèbre comme obstétricien révolutionnaire à l'hôpital de Pithiviers. Il travaille maintenant à Londres où il a fondé un Centre de Recherches sur la "Santé de Base", le "*Primal Health Research Center*". Ce centre rassemble le plus d'informations possibles sur les corrélations entre, d'une part ce qui se passe pendant la période que Michel ODENT nomme la "**Période Primaire**" (les 21 mois, 9 + 12, qui s'écoulent entre la conception et l'âge d'un an) et, d'autre part, la santé et le comportement ultérieur dans la vie. Il a publié récemment les premières conclusions des travaux de ce Centre dans un ouvrage scientifique multidisciplinaire sur l'amour intitulé "*The scientification of love*". (version française: "*L'amour scientifié*", ed. Jouvence). Pour lui, les multiples formes de l'amour ont un unique prototype : **l'amour maternel**. L'étude de l' "*amour au niveau moléculaire* " , comme il le dit, montre que ce sont les **mêmes hormones** (en particulier l'ocytocyne, surnommée l'hormone de l'amour) qui sont impliquées dans les différentes formes d'amour, que ce soit pendant les relations sexuelles, au moment de la naissance, ou pendant la lactation et l'alimentation au sein. D'autre part, il indique qu'il existe une **courte période critique** de la vie, **juste après la naissance**, qui a des conséquences à long terme sur nos futures capacités d'aimer. Selon lui et selon les travaux qu'il cite, tout acte de ritualisation, de négligence ou d'interférence avec les processus "physiologiques naturels" de cette période, est hautement dangereux pour l'avenir de l'enfant. Je pense que cette période correspond sans doute au tout début de l'établissement de la "sécurité de base" pour le bébé, garante de son sentiment d'existence. A la fin de la "période primaire", vers un an, ce sentiment d'existence doit avoir pris corps sous la forme du sentiment d'identité propre et d'altérité, dont j'ai parlé. Boris CYRULNIK estime que deux enfants sur trois seulement l'atteignent, alors qu'un enfant sur trois développe des formes d'"attachement insécure", c'est-à-dire évitant, ambivalent ou confus.

En effet, lorsque les conditions de réciprocité ne sont pas suffisamment bonnes, la passion originaire du bébé ne peut pas s'apaiser en prenant corps sous la forme des identifications introjectives qui permettent la croissance psychique. Au lieu de la joie de vivre, une fois sur trois semble-t-il, ce qui est considérable, c'est le **désespoir** qui s'installe, souvent pour la vie entière : le désespoir de ne pas trouver en soi et en dehors de soi les conditions qui permettraient de se développer. L'amour - passion originaire est alors de plus en plus infiltré de **violence**, qui, à mon avis n'est jamais primaire, ni instinctuelle, mais **réactionnelle** à la carence de relation affective qui s'accompagne chez l'enfant d'un sentiment de manque de reconnaissance de la part de l'environnement.

Le mode prévalent d'investissement de l'enfant par l'adulte est alors l'**évacuation projective** sur lui des aspects **infantiles indésirables** du Soi des parents. En fait, ce mode d'investissement se produit toujours plus ou moins, même dans les cas les plus "normaux", mais c'est alors de façon **temporaire et réversible**, et les conséquences peuvent alors être sans gravité. Tandis qu'elles deviennent vite très graves lorsque les projections évacuatrices sur l'enfant se répètent, comme c'est malheureusement souvent le cas, et que s'installent des **cercles vicieux sado-masochiques** qui ont tendance à devenir irréversibles. L'**identification à l'agresseur** est alors l'une des **défenses de survie** qui reste à l'enfant, pour ne pas sombrer dans le **désespoir**. Dans l'identification aux mauvaises parties de l'autre, le sujet rejette son propre self, il a **horreur** de lui-même. En effet, très brièvement, lorsque les conditions de la naissance de la vie psychique ne sont pas suffisamment bonnes et que l'**attraction irrésistible** exercée par la découverte émerveillée de la BEAUTE de l'AMOUR, qui donne son élan à la VIE PSYCHIQUE, ne se produit pas, c'est son **négatif** qui apparaît : le sentiment d'**HORREUR** qui représente la plus **extrême répulsion** que l'on puisse éprouver face à la **vision terrifiante** d'une menace d'avortement et de mort psychiques. La **paranoïa** est le résultat d'un tel avortement de l'investissement de Soi. : elle exprime une véritable **haine de soi** qui est projetée comme haine de l'autre et qui est la source principale de la **violence**. La violence a toujours un sens fondamentalement **suicidaire**, car, comme je l'ai formulé, la violence a **désespéré de l'avenir et, ce faisant, elle l'a par avance détruit**. Je pense que ce sont des

mécanismes du même ordre qui sont à l'origine des phénomènes sociaux de la délinquance et même du **terrorisme**, dont la tyrannie nous contraint aujourd'hui à reconnaître qu'il est devenu l'un des principaux problèmes de la société humaine actuelle.

b) - Vers l'âge de 2 ans, apparaît une nouvelle étape critique, celle de la naissance du **sentiment d'identité sexuelle**, c'est-à-dire de la prise de conscience de la différence des sexes et de son appartenance à l'un des deux seulement. La découverte de l'altérité au niveau de l'altérité sexuelle semble, d'après les observations, être toujours plus ou moins traumatique pour l'enfant qui la vit. En effet, il a peur de perdre alors trop brutalement ou trop totalement la relation d'identification narcissique avec le parent du même sexe que lui, alors qu'il ressent, à juste titre, qu'il aura encore très longtemps besoin de conserver en partie cette relation pour lui assurer la **sécurité intérieure** nécessaire à faire face à l'inconnu de son développement ultérieur. Selon mon expérience, **l'homosexualité**, latente ou manifeste, ou la peur de devenir homosexuel, ont leur point de fixation à cette période de la vie, si les conditions d'environnement et de soutien narcissique ne sont pas suffisantes, car il subsiste alors de trop profonds **clivages** à l'intérieur du sujet entre ses identifications masculines et ses identifications féminines, aussi bien chez la fille que chez le garçon. Ce point constitue, à mon avis, la dynamique principale de ce que FREUD a nommé le "Complexe d'Oedipe", beaucoup moins exclusivement basé, comme il l'a cru tout d'abord, sur les sentiments de rivalité et les fantasmes de meurtre du père, que sur les fantasmes **dépressifs** de perte du soutien narcissique des parents internes, garants de la sécurité de base de l'être.

Cela m'amène à dire quelques mots sur la façon dont je conçois les **rôles respectifs du père et de la mère**, pour transmettre à l'enfant l'**espoir** dont il a besoin pour faire face à l'inconnu de son développement. Très schématiquement, bien entendu, l'image intériorisée de la mère reste, dans la vie psychique, la gardienne des liens du sujet **avec ses racines et avec son passé**, elle assure les sentiments de **continuité** de l'être. L'image intériorisée du père, en raison de son rôle contenant et protecteur envers la mère et l'enfant, représente davantage la force nécessaire pour aller de l'avant et affronter **l'inconnu de l'avenir**. La qualité des liens entre la mère et le père joue aussi, évidemment, un rôle important pour favoriser chez le sujet l'intégration de

sa **bisexualité psychique**. Je veux souligner fortement, car on le passe très généralement sous silence, que c'est une conclusion à laquelle FREUD était parvenu en élaborant sa deuxième théorie de la psyché, la théorie structurale avec ses trois instances: Moi, ça et surmoi. Dans *"Le Moi et le ça"*, juste après avoir décrit ce qu'il nomme le "complexe d'Oedipe complet", "direct" et "inversé", c'est-à-dire la relation de rivalité de l'enfant tant avec le parent du même sexe que lui qu'avec celui de l'autre sexe, il avait écrit : *"Il se peut que l'ambivalence constatée dans les rapports avec les parents s'explique d'une façon générale par la bisexualité, au lieu de provenir, ainsi que je l'avais supposé précédemment, de l'identification à la suite d'une attitude de rivalité"* (fin de citation). Je me suis toujours demandé pourquoi une invitation aussi claire à une ouverture beaucoup plus large que l'enfermement dans une pure mythologie oedipienne, réductrice aux pires violences, n'avait guère été entendue ? Je pense que c'est sans doute pour deux raisons : d'une part, à cause de la mentalité de groupe, réduite aux slogans qui frappent les foules et les unissent dans une même et éventuellement très dangereuse idéologie - je reviendrai sur ce point - d'autre part, parce que cette ouverture proposée par FREUD impliquait un changement trop radical de l'orientation psychopathologique de la théorie psychanalytique qui a attribué un rôle essentiellement traumatique et pathologisant à l'environnement dans le développement de l'enfant. Ce n'est que récemment, avec les progrès de l'observation directe et des interrelations précoces, que la nature des aspects positifs du rôle des parents, en particulier celui du père, a commencé à être reconnue. Frans VELDMAN a beaucoup insisté sur le rôle du père, sur lequel Bernard THIS a écrit de très belles pages. Cette notion contrecarre fort heureusement certaines préconceptions ayant tendance à donner une importance trop exclusive à la mère, ou des prises de position désespérées comme celle, par exemple, d'un Jean-Paul SARTRE, victime non seulement d'une totale privation de son père, mort alors qu'il était encore en bas âge, mais aussi de la mentalité de groupe, quand il écrit dans son évocation autobiographique, *"Les Mots"* : *"Il n'y a pas de bon père, c'est la règle; qu'on n'en tienne pas grief aux hommes, mais au lien de paternité qui est pourri...Eût-il vécu, mon père se fût couché sur moi de tout son long et m'eût écrasé"*. Il a quand même un doute, car il ajoute : *"Fut-ce un mal ou un bien ? Je ne sais; mais je souscris volontiers au verdict d'un éminent psychanalyste : je n'ai pas de Sur-moi"*.

c) - Faute de temps, je ne pourrai évoquer maintenant qu'une seule période très sensible de la vie. Après la **scolarisation**, qui peut poser de gros problèmes aux enfants qui n'ont pas développé une autonomie suffisante pour s'éloigner sans trop d'angoisse de leur mère et de leur maison, et après la **période de latence** dominée par le refoulement de la différence des sexes, c'est évidemment **la puberté et l'adolescence** qui vont constituer l'étape décisive pour le Devenir-Soi adulte. La **rencontre amoureuse** sera le creuset de toute évolution ultérieure vers une véritable intégration de l'**identité sexuelle** et une plus grande **maturité** de l'organisation psychique. Elle s'accompagne de capacités nouvelles et beaucoup plus profondes d'**identification à l'autre de l'autre sexe**, qui donnent aux sentiments de réciprocité et d'altérité une présence et une force considérables. C'est bien la relation amoureuse qui permet l'intégration de la bisexualité psychique et l'accès à la maturité. L'**émerveillement** du coup de foudre du premier amour, à l'adolescence, peut revêtir un caractère presque religieux, celui de la révélation extraordinaire de la possibilité d'avoir soudain accès au **mystère même de la beauté de la vie**. "*Beauty too rich for use, for earth too dear. Did my heart love till now ? For I never saw true beauty till this night*", déclare de Roméo de SHAKESPEARE, après avoir vu Juliette pour la première fois : "*Beauté trop riche pour qu'on en use, trop précieuse pour cette terre. Mon coeur a-t-il aimé jusqu'ici ? Car je n'ai jamais vu la vraie beauté jusqu'à cette nuit-ci*". L'éblouissement de la première rencontre amoureuse peut être vécu comme une véritable révélation, mais il reste, à mon avis, basé sur la renaissance du sentiment d'émerveillement vécu par l'enfant lors de la première rencontre entre son amour naissant et celui de ses parents envers lui et entre eux.

Le rôle de l'environnement et avant tout celui des parents reste, là encore, décisif : accompagner, rester présents mais sans faire intrusion dans le monde adolescent qui cherche avec angoisse son chemin. Les parents sous-estiment toujours cette angoisse de l'adolescent qui doit s'éloigner d'eux pour construire sa propre vie sans en avoir suffisamment la sécurité intérieure, car celle-ci se trouve très profondément remise en question par le **changement** et elle ne se reconstruira vraiment, plus solide et plus complète, qu'avec l'expérience. C'est donc aussi une épreuve décisive pour certains parents qui ont pu être jusqu'alors des parents suffisamment bons, mais qui peuvent se révéler **désastreux** face à l'adolescence de leurs enfants, lorsque celle-ci réveille en eux-mêmes les fantasmes infantiles des pires dangers et des pires

violences attribuées à la sexualité et avec lesquels **ils bombardent littéralement l'espoir** de grandir et de s'autonomiser dans l'âme de leur enfant.

J'ai reçu en consultation, il y a de nombreuses années, un homme qui venait juste de perdre son fils, âgé d'une vingtaine d'années. Le jeune homme s'était tué par défenestration, après une querelle avec sa jeune soeur. Le sujet de la dispute semblait très banal : la possession de la salle de bains familiale. Le jeune homme trouvait que sa soeur y était depuis trop longtemps et il frappait à la porte pour réclamer la salle de bains pour lui. Le bruit attira le père qui demanda à son fils de rester tranquille. Exaspéré, le jeune homme s'écria : "Je ne suis plus dérangé !" et il sauta par la fenêtre, s'écrasant au sol où il se tua ! A première vue, il ne semblait pas qu'il y eut une pathologie très grave dans la famille. L'homme que j'ai vu était un Français de la classe moyenne parfaitement honorable. Il avait été totalement pris par surprise par le drame. Il me raconta que son fils avait quelques difficultés à se libérer de sa famille et à devenir plus autonome, mais que c'était un bon garçon, il venait juste d'être accepté dans une école professionnelle et, ajouta le père, avec une curieuse inconscience : "Il allait sauter dans la vie!", alors qu'il avait sauté dans le néant !

5 - Conclusion :

Transmettre l'espoir ou transmettre le désespoir.

J'ai été frappé par deux articles récents publiés dans la grande presse par des psychanalystes qui, tous les deux, réfutent l'idée du désespoir qui pourrait avoir animé ceux qui ont perpétré les attentats terroristes récents. Le premier, Daniel SIBONY, dont j'apprécie par ailleurs la pensée, écrit : "*Dire que l'arme du suicide est celle du désespoir, c'est méconnaître la perversion*". L'autre, Gérard HUBER, que je ne connais pas, écrit : "*Les nouveaux terroristes ne sont pas des désespérés, mais des individus ivres de néant*", ce qui, me semble-t-il, revient quand même un peu au même.

J'ai l'impression que, dans les deux cas, les auteurs ne peuvent tolérer qu'on évoque le désespoir, comme si cela risquait de constituer une circonstance atténuante inadmissible à des actes aussi "inhumains", comme l'est d'ailleurs en réalité tout acte de guerre . Je pense que c'est sous-estimer le caractère à proprement parler **intolérable** du désespoir, il ne faut même pas en parler car c'est **trop terrifiant à penser** qu'un tel désespoir, capable d'entraîner une telle violence destructrice, puissent exister chez l'homme. Et pourtant, force nous est bien de reconnaître que la pathologie mentale nous apprend que les défenses de survie dont j'ai parlé, comme d'ailleurs la violence et la perversion, sont essentiellement basées sur de massives **défenses maniaques** contre le désespoir.

Il y aurait beaucoup plus à dire sur tout cela. Je voudrais seulement souligner deux points. Le premier, c'est que l'on évoque rarement l'un des caractères essentiels de ces événements, c'est qu'ils n'appartiennent pas en premier lieu à des mentalités individuelles mais à des **mentalités de groupe**, ce qui est qualitativement très différent. La mentalité de groupe constitue un "niveau proto-mental" de la pensée, selon le psychanalyste anglais W.R. BION. Elle s'oppose, à certains égards, à la mentalité individuelle, dans le sens où elle l'exclut plus ou moins totalement. C'est une sorte de "mentalité tribale" faite de certains concepts haussés au niveau d'une idéologie qui unit entre eux les membres d'un groupe humain, qui lui doivent, en contrepartie, une obéissance automatique et absolue. Sinon, l'individu qui ne se soumettrait pas à l'idéologie du groupe s'en verrait immédiatement exclus, excommunié. Ce qui serait l'équivalent pour lui d'une condamnation à mort, car, dans la mentalité de groupe, le groupe symbolise la mère et l'appartenance au groupe conditionne non seulement la sécurité de base mais même les intégrations psychosomatiques primaires qui conditionnent le maintien de la santé. C'est pourquoi les excommuniés peuvent sentir leur vie en danger et peuvent tomber gravement malades, comme certains émigrants ainsi que l'ont montré de nombreux travaux comme ceux de Leon GRINBERG.

Le deuxième point, c'est le lien entre certains aspects de la mentalité de groupe et la mentalité individuelle. Cela découle des définitions que je viens de donner : dans la mesure où le groupe symbolise la mère, ou plutôt l'image combinée des parents avec

ses fonctions contenantantes primaires de **l'espoir de Devenir-Soi**, le groupe social peut aussi **transmettre le désespoir et le suicide**, que je ne peux voir autrement que la manière désespérée, **comme la folie**, de mettre un terme à une souffrance ou à une douleur à proprement parler intolérables.

Je citerai à ce sujet, pour terminer, quelques phrases du très beau livre de l'écrivain et psychanalyste Michel SCHNEIDER, *"La tombée du jour"*, sur la vie et la mort du grand musicien Robert SCHUMANN. Il écrit : *"Nous avons tous, encluse au profond de nous-mêmes, une douleur à laquelle nous n'avons plus accès. Parfois, quelque chose ouvre la porte, un regard, un souvenir, une musique. Elle est vide pourtant, comme les mots qui ne parlent plus de rien, ou la musique qui dit le silence. Un jour, Schumann l'avait vue de face (l'auteur le cite) : "Si vous me demandiez le nom de ma douleur, je ne saurais vous le dire. Je crois que c'est la douleur elle-même, et ne saurais la désigner plus justement".* L'auteur ajoute : *"Douleur pure, sans représentations, illimitée"* (fin de citation). Je l'appelle, quant à moi : la douleur du DESESPOIR de devoir renoncer à l'ESPOIR de Devenir Soi que l'amour de nos parents avait fait germer en nous.

Jean Bégoïn
28, rue Washington
75008 PARIS